

Tunisie, janvier, désert d'hiver

Marcel Labine

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labine, M. (2001). Tunisie, janvier, désert d'hiver. *Moebius*, (90), 81–83.

MARCEL LABINE

Tunisie, janvier, désert d'hiver

Chott El-Jerid

Il y a ici au creux des ténèbres
ce lac salé blême et la pénombre
de janvier le matin vers sept heures
le Chott El-Jerid est dans les glaces
craquantes et les larmes presque
croirait-on qu'ici le rose accroché aux nues
suspendu à mon haleine aussi bien
qu'au fond des dunes lointaines
de Tadoussac à l'instant identique
se confondent et soient vrai à la fin
quand nul exotisme ne peut survivre
plus longtemps que le souffle exhalé
de ravissement dans cette croûte étale
aux pieds révélée et la lumière qui croît
aveuglé aussi par tant de réalité là et là
et d'ombres humaines quand c'est l'aube d'hiver

Douz

Il est six heures du soir à Douz
et devant les portes vitrées de l'hôtel
le sable commence s'il peut commencer
s'il est vrai que le désert puisse débiter
en quelque endroit ici ou là c'est ce qu'on dit
et l'on pourrait ainsi marcher jusqu'en Libye
pour commencer et sans arrêt s'il le fallait
monté sur un dromadaire assis au fond
d'une land rover anglaise sur une route
de tôle ondulée ridée comme des visages
de vieilles qui en ont vu d'autres mais

le gardent pour elles jusqu'à la fin du ramadan
 jusqu'à l'agneau égorgé suspendu aux tentes
 des nomades toutes peaux tendues
 qu'on ne voit pas à cause du noir maintenant

Tamerza

Et c'est l'ocre partout de la falaise à la route
 au Palace et sur la peau des humains une mine une suie
 éclatée à midi sans ombre parce que le soleil
 droit n'incline rien mais brûle jusqu'aux cendres
 tout souvenir alors il ne reste rien que la solitude
 sans nom sans égarement ni eau que la sécheresse
 immense
 comme une évidence de plusieurs siècles qui dure
 dans les pierres du chemin dans ces voûtes
 de roc désertées aux mains des plus vieux
 sur leurs lèvres aussi et leurs turbans sans luxe
 et l'on se met à rêver de vivre là pour toujours
 reclus et prostrés comme de vieux Berbères
 silencieux dans cet espace presque sans fin
 sans accueil sans un mot remisés à côté
 de toutes les langues du monde inutiles

Midès

C'est noir d'abord au bout du regard
 aux kilomètres très approximatifs mais à l'approche
 ce sont des touffes de femmes denses et vertes
 au milieu d'un corps dont on ne voit pas les membres
 que le ventre géant qui abreuve des montagnes
 tout en crevasses et précipices effrités blonds et crayeux
 puis en surplomb il y a la frontière algérienne
 avec des fils et des bornes blanches
 là où il n'y a pas d'yeux pour les voir
 les franchir allez savoir pourquoi
 et ce coude à coude tue le désert pour de bon
 quand on l'a dans son dos et qu'on contemple retourné
 bien malgré soi les collines où rien si peu
 ne pousse décharné honteux de vivre
 dans un silence insupportable et trompeur

quand assis par terre on attend la prochaine rafale
l'autre coup de couteau contre un ciel égorgé
qui ne demande rien

Grand Erg Oriental

Sans y aller je l'ai vu comme d'autres
sans bouger voyagent tout autant
on va au désert au Grand Erg Oriental
comme on va à une phrase interminable
qu'on ne sait écrire que sur le sable
ou à un geste d'amour répété pas après pas
c'est pareil c'est-à-dire dans la patience sans mesure
qui nous conduira bien après Tataouine
bien après l'extrême pointe du sud jusqu'à Borj el-Khadra
puis plus tard plus loin encore aux confins
qui s'amorcent là tout juste sous mes pieds
et je pense aux chèvres en troupeaux
aux peuples de bivouacs et aux chants obligés
puis je pense à la fin au Harar à Rimbaud à la poussière
de sable balayée pour toujours par l'oubli et le temps